

des Lê. Ils sentaient, pour leur couronne, la nécessité d'une personnalité politique complète, et, pour leur peuple, la nécessité de l'amitié continuelle, et, pour ainsi dire, protectrice, de l'Empire immense, qui est le frère aîné des Jaunes. C'est pourquoi, tendant à la nationalisation de l'Annam, et y atteignant, ils ne craignaient pas de mécontenter les souverains de la Chine, du moment qu'ils ne heurtaient point de front la politique traditionnelle chinoise. L'Annam voulait vivre par lui-même et grandir de sa propre substance, mais il était conscient de ne pouvoir le faire qu'avec l'assentiment du Céleste-Empire. L'amour-propre des souverains de l'Annam, l'orgueil de la caste mandarinale ont été tempérés adroitement par le souci constant de l'intérêt immédiat du pays et de la fidélité aux origines. On ne saurait expliquer autrement la résistance victorieuse de l'Annam aux entreprises violentes des souverains que les hasards des guerres mirent sur le trône chinois, et l'accession lente à son homogénéité parfaite, malgré les plus diverses entraves. A cause de la communauté des races, des langues, des origines et des traditions, jamais les Chinois ne virent des ennemis nationaux dans les Annamites, et jamais ils ne les traitèrent comme tels. Et d'autre part, malgré les sobriquets joyeux et la méfiance populaire, jamais les Annamites ne reçurent les Chinois autrement que comme de grands frères, dont la main peut être lourde à l'occasion, mais de la part de qui on ne saurait craindre la destruction.

Ce sentiment est assez ténu ; mais il est profond, indestructible, comme tout sentiment de race ; et il porte ses résultats dans la politique extérieure, parce que tout le pays en est, pour ainsi dire, imprégné. C'est, relativement,